

A decorative border in a light gold color, featuring a repeating Greek key (meander) pattern, runs vertically along both the left and right edges of the cover.

WALTER F. OTTO  
ESSAIS SUR LE MYTHE

ALLIA



*Essais sur le mythe*



WALTER F. OTTO

*Essais sur le mythe*

Suivi de “Walter F. Otto” par  
KARL REINHARDT

Traduit de l’allemand par  
PASCAL DAVID



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2017

TITRES ORIGINAUX

*m*

La première traduction française des articles et conférences qui constituent cet ouvrage a été publiée en 1987 aux éditions Trans-Europ-Repress. Elle a été entièrement revue et corrigée pour la présente édition.

Le texte de Karl Reinhardt intitulé *Vermächtnis der Antike* a paru à Göttingen aux éditions Vandenhoeck & Ruprecht en 1960.

© Dr. Thomas Szabó, pour la photographie de première page.

© Dr. Thomas Szabó, pour les textes de Walter F. Otto.

© Vandenhoeck & Ruprecht GmbH & Co., pour le texte de Karl Reinhardt.

© Éditions Allia, Paris, 2017, pour la traduction française.

LA PERCÉE JUSQU'AU MYTHE ANTIQUE  
AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

À LA seule évocation du mythe grec nous reviennent habituellement en mémoire d'étranges histoires propres à des temps fort reculés, des récits merveilleux qui nous parlent de dieux et de héros en une période du monde devenue pour nous aussi curieuse qu'étrangère, plus étrangère encore que les jeux et les rêves de notre toute première enfance. Quant à la mythologie, qui réunit toutes ces histoires de la nuit des temps, nous sommes convaincus qu'elle peut bien nous distraire ou nous divertir, voire nous tenir sous son charme, mais qu'elle ne nous concerne en rien nous-mêmes, hommes de notre temps.

Chez beaucoup, à vrai dire, l'évocation du mythe rappelle tout d'abord les représentations les plus bizarres, des figures et des événements qui semblent le fruit d'une imagination effrénée et dont la crudité souvent nous choque. Que penser en effet de ce Cronos qui dévore sa propre progéniture, auquel une grossière supercherie arrive à faire engloutir une pierre au lieu du dernier de ses enfants, celui qui devait le détrôner et prendre sa succession dans le gouvernement du monde? Que penser de cette Athéna sortie toute armée de la tête de Zeus le Père? De ce Persée qui décapite la Méduse et pétrifie tous ceux dont le regard tombe sur ses sinistres traits?

Il faut dire que la sauvagerie, la verdeur de telles légendes choquait déjà la civilisation homérique. Homère lui-même ne veut rien en savoir. Et la poésie homérique au sens le plus large du terme n'en reste pas moins le principal témoignage de ce qu'est *le* mythe

au centre duquel se tiennent les figures des dieux authentiquement grecs que sont les Olympiens. Ne nous laissons donc pas égarer par des singularités, quelque signification qu'il faille leur attribuer. En revanche, force nous est de reconnaître partout dans les mythes une grandeur, une force, une puissance dans la vision à laquelle on ne peut se soustraire, à côté de quoi toute autre représentation ne peut paraître que pauvre, faible et terne. C'est pourquoi il n'est pas rare aujourd'hui encore que nous recourrions au concept de "mythe" pour conférer un caractère absolu et sacré à une *vision* grandiose posée comme supérieure à toute activité et à toute pensée.

Le mot n'aurait-il pas cependant un sens empreint de gravité? Tout comme le terme "symbole", qui ne nous met pas moins dans l'embarras lorsque nous devons dire ce qu'il signifie au juste, et de la profondeur duquel nous ne sommes pas moins convaincus. Nous nous entourons toujours à nouveau de symboles, nous les tenons pour sacrés et exigeons qu'autrui les respecte. Nous les respectons même comme s'ils étaient réellement ce à quoi il s'impose de penser à leur vue, ou plus encore : comme quelque chose de si sacré que jamais cela ne peut s'offrir à nos sens. Et si nous nous abîmons en pensée en ce monde étonnant du symbole, qui est monde de l'être, il nous semble tout d'un coup qu'il doit y avoir pour notre conscience plus secrète une sphère de réalité plus irrécusable, que la pensée européenne croit ne plus reconnaître sérieusement depuis fort longtemps.

Mais le mythe? Depuis fort longtemps déjà il ne nous parle plus avec autant de force de persuasion que le symbole. Avec lui nous jouons un jeu dont nous nous lassons très vite parce qu'il est trop facile, comme tout

ce qui n'a plus de nécessité interne. D'où vient donc cette différence ?

La réponse est aisée. Le symbole est un signe muet et, si c'est un mot, il scelle un secret qui n'attend que du respect. Tandis que le mythe, lui, doit être explicite. Il lui faut précisément exprimer des entités qui se situent *au-dessus* de l'homme, et telle est précisément la raison pour laquelle elles demandent à être vénérées. Le mythe dévoile le surhumain, tandis que le symbole n'est pour ainsi dire que l'empreinte de son sceau et peut encore garder une valeur quand bien même il n'évoque plus grand chose.

Nous voici manifestement face à un problème. Notre sentiment et notre conduite ne peuvent se refuser à reconnaître une entité supérieure dont notre entendement, lui, ne veut rien savoir, ce qui fait qu'il admet volontiers les marques de respect accordées aux symboles, mais refuse la clarté explicite du mythe. La génération passée a eu tôt fait de résoudre le problème. À l'en croire, chaque époque de l'histoire des idées admettrait des représentations et des conduites en contradiction avec la façon de penser généralement admise, qui ne subsisteraient que du fait de la tradition, entendons conformément au principe d'inertie. On pensait que ces représentations et ces conduites provenaient d'une vision du monde, d'une *Weltanschauung* dépassée, qu'elles avaient perdu leur sens et leur légitimité en raison du déclin de celle-ci, et ne se seraient conservées que comme autant de formes mortes qui, fatalement, ne tarderaient pas à disparaître. Mais cette théorie est par trop simpliste, et trop extérieure pour être vraiment satisfaisante. Elle présuppose que l'esprit humain serait devenu au cours des millénaires, et selon une progression ininterrompue, de plus en plus judicieux et ingénieux et qu'il n'aurait cessé, de ce fait, d'avoir

davantage de lumières ; assez curieusement, cet allègre optimisme du progrès ne tient aucun compte du fait que nombre de “lumières” nouvelles ont eu pour rançon des obscurcissements. Et à quelle époque des Lumières cela s’appliquerait-il mieux qu’à celle dont les conquêtes ont été pour beaucoup dans l’orgueil justifié du XIX<sup>e</sup> siècle ? Car à cette époque, l’intérêt manifesté pour les processus physiques relevant d’une explication matérialiste et mécanique, et pour leur exploitation technique en vue de se rendre maître de la nature, cet intérêt, donc, a atteint une grandeur qu’on est en droit d’appeler de la génialité, et une puissance à laquelle durent se soumettre tous les domaines de la pensée. Et aujourd’hui encore, rien n’est venu entamer cette puissance. Mais elle ne saurait empêcher que des figures oubliées du monde s’animent dans l’ombre, des figures qui assaillent l’homme dans le tréfonds de son être propre, dans l’inconscient, dans ce qui échappe à sa volonté, et lui dictent des représentations et des actions qui, sitôt mesurées à l’aune de la vision du monde qui prévaut, ne peuvent qu’être déclarées incompatibles avec celle-ci – autant dire absurdes.

Le symbole et le respect qu’il appelle nous sont indispensables malgré toutes nos “lumières”. Mais nous avons aussi une secrète inclination pour le mythe. Il nous émeut comme seul peut nous émouvoir quelque chose de vivant – si profondément que cela soit enfoui. Il nous saisit comme ne saurait le faire ce qui serait simplement passé, dévalué et percé à jour comme intenable. Mais pour ménager anxieusement notre tranquillité d’esprit, nous avons relégué le mythe dans le domaine de la fiction poétique. Là il est toléré et protégé par notre insouciance confusion d’esprit relativement à ce qu’est au juste la poésie.

Nous vivons, sans nous en inquiéter outre mesure, et même sans nous en aviser, en deux mondes.

À la fin de sa journée le chercheur, l'ami de la science repousse ses instruments et ses graphiques. Le soir descend peu à peu. À mesure que l'obscurité s'étend, notre chercheur sent le frisson d'une heure sacrée, il voit resplendir une première étoile au firmament, et se surprend presque à avoir déjà sorti des rayons les poèmes de *Hölderlin*. Il ouvre le livre et tombe sur le passage suivant :

*La ville autour de nous s'endort. La rue illuminée  
accueille le silence,  
Et le bruit des voitures avec l'éclat de torches  
s'éloigne et meurt.*

Puis, poursuivant une lecture qu'il ne peut plus interrompre :

*La voix des cloches vibre au calme crépuscule  
Et le veilleur, gardien des heures, crie un nombre à pleine voix.  
Oh! voici naître et frémir la brise  
aux feuilles extrêmes du bocage,  
Regarde! et la réplique de notre Terre, la lune,  
Mystérieusement paraître; et la fervente, la Nuit vient,  
Peuplée d'étoiles, et toute indifférente à notre vie;  
La Donneuse d'émerveillements,  
l'Étrangère parmi les hommes  
Aux cimes des monts là-bas s'éploie  
et brille dans sa mélancolique magnificence!<sup>1</sup>*

1. F. Hölderlin, "Le Pain et le vin", in *Œuvres*, trad. Gustave Roud légèrement modifiée, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967, pp. 807-808.